

Recherches sociographiques



Pierre-Mathieu LE BEL, *Montréal et la métropolisation. Une géographie romanesque*, Montréal, Triptyque, 2012, 218 p.

Andrée Fortin

Volume 54, numéro 1, janvier–avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015221ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015221ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (2013). Compte rendu de [Pierre-Mathieu LE BEL, *Montréal et la métropolisation. Une géographie romanesque*, Montréal, Triptyque, 2012, 218 p.] *Recherches sociographiques*, 54(1), 191–192. <https://doi.org/10.7202/1015221ar>

introduction et dans une conclusion, fait un résumé des textes et des questions de manière à piquer la curiosité et à guider le lecteur. L'histoire environnementale urbaine au Québec est bien amorcée. Il reste à souhaiter qu'elle se poursuive dans d'autres villes et régions qui se sont industrialisées et urbanisées rapidement.

Louis GUAY

Département de sociologie,
Université Laval.
louis.guay@soc.ulaval.ca

Pierre-Mathieu LE BEL, *Montréal et la métropolisation. Une géographie romanesque*, Montréal, Triptyque, 2012, 218 p.

Lire la ville, voilà à quoi se consacre, au sens strict, Pierre-Mathieu Le Bel dans ce livre issu de sa thèse de doctorat en géographie. « La ville est à la fois réelle et imaginaire » (p. 19) : tel est le point de départ de cette entreprise de « géographie romanesque », comme l'annonce le sous-titre. Pour Le Bel, l'étude des romans est une sorte de « travail de terrain » (p. 32), et si le corpus est littéraire, la démarche se rattache clairement aux sciences sociales et à la géographie. De brefs encadrés faisant le point sur les écrits géographiques relatifs à la ville – infinie, éclatée et connectée – fournissent à la fois un cadre et un contrepoint à l'analyse des textes.

Plus précisément, Le Bel s'est penché sur l'image de Montréal dans 58 romans dont *La Presse* ou *Voir* ont parlé entre 2003 et 2006, « et dont la critique mentionne la montréalité » (p. 35). En plus d'un critère de sélection implicite – à une exception près, ces romans ont été écrits en français – cette façon de choisir le corpus a deux effets. Premièrement, les auteurs connus ou reconnus n'y sont pas privilégiés. Le Bel puise à toutes les sources pour cerner l'imaginaire géographique à l'œuvre dans les romans, et s'attache à « un ensemble de voix évoquant un espace commun qui nous permet de les inscrire à l'intérieur d'un jeu d'échos » (p. 33). Il n'empêche, certains ouvrages reviennent plus souvent dans les exemples, et un genre s'impose au point qu'un chapitre entier lui est consacré : le polar. Mais surtout, deuxièmement, l'auteur ne part pas d'une définition *a priori* des contours géographiques de Montréal, ni des marqueurs d'espace qui y rattachent un roman ; ainsi, à la limite, jamais le nom de la ville où se déroule l'action n'est mentionné. Romans montréalais, tous parus dans un court laps de temps : il y a unité de temps et de lieu. Cette dynamique spatiotemporelle est centrale dans l'analyse, car ce livre sur la ville en est aussi et surtout un sur la mémoire.

Ce n'est pas tant Montréal comme ville qui confère l'unité de lieu au corpus, que Montréal dans sa dynamique de métropolisation ; autrement dit les romans se déroulent essentiellement dans ce que, du point de vue politique, on nomme Communauté métropolitaine de Montréal et que familièrement, on désigne comme le « 450 » et le « 514 ». S'il y a donc relative unité de lieu, il n'y a pas pour autant uniformité, et Le Bel note que les rues ou quartiers clairement reconnaissables sont situés dans des quartiers centraux et que les banlieues semblent pour leur part

interchangeables. Par ailleurs, même si les romans se caractérisent par leur montréalité, les personnages ne sont pas confinés à la grande région de Montréal, et circulent entre celle-ci et la campagne ou l'étranger.

Les trois chapitres qui constituent le cœur de l'ouvrage sont consacrés à ce qui « fait ville » et l'identité de cette ville, à une époque où elle se dissout dans les banlieues, éclate dans des quartiers déconnectés les uns des autres, tout en étant traversée de réseaux qui la relie à l'ailleurs ; en ce sens la ville des romans est bien la même que celle des géographes. Mais il n'y a pas que Montréal dont l'unité et l'identité fassent problème, les personnages de ces romans sont aussi à la recherche de leur identité, qu'ils cherchent dans le passé. S'appropriier le passé – son passé – est bien sûr à la base de la construction identitaire. La centralité du roman noir, tant dans le corpus que dans l'analyse, est liée à cette recherche d'une vérité dans le passé.

Au bout du compte, que trouve Le Bel ? Le temps « de la ville prend la forme d'une spirale et celui de la campagne prend la forme d'un cercle. [...] Entre les deux, comme dans l'œil du cyclone, un trou de mémoire, la banlieue [...] qui s'étend sur un temps linéaire qu'on essaie de couper du passé du mieux qu'on peut » (p. 72). Si les personnages semblent tous en quête d'une assise identitaire par l'appropriation d'un passé (p. 56), ils se distinguent à plusieurs égards : les banlieusards ont des comportements plus stéréotypés et plus conservateurs, et les résidents des quartiers centraux se caractérisent par leur « enracinement multiple » (p. 152), forme que prend le cosmopolitisme dans les romans.

Au terme de la lecture, plusieurs questions demeurent, pour d'autres livres. Si la question de la mémoire est centrale dans ce corpus, en aurait-il été de même vingt, trente ou quarante ans plus tôt ? Choisir des romans québécois dont la « montréalité » n'aurait pas été signalée explicitement dans la critique aurait-il permis d'arriver aux mêmes conclusions ? Quelle est la spécificité de Montréal en regard d'autres villes au Québec ou ailleurs ? L'exercice de géographie romanesque auquel s'est livré Pierre-Mathieu Le Bel apporte un regard original à la fois sur Montréal, les romans québécois et la géographie urbaine, et donne envie de poursuivre le périple.

Andrée FORTIN

Département de sociologie,
Université Laval.
andree.fortin@soc.ulaval.ca

Julien LAURENT, Sylvain LEFEBVRE et Éric MOTTET (dirs), *Géopolitique et virages de la Formule 1. Regards croisés sur des dérapages contrôlés*, Québec, Septentrion, 2012, 222 p.

Avant la publication de *Géopolitique et virages de la Formule 1*, aucun ouvrage scientifique n'avait été consacré à cette industrie particulière. Par l'entremise de regards croisés, pluridisciplinaires, et sous la direction de trois auteurs issus de la sociologie urbaine, de la géographie et de la géopolitique, une première analyse nous est maintenant accessible.